

Christianisme : un déclin inéluctable ?

(Source : La Nef n°268 de mars 2015)

Nous vivons dans un monde en profonde mutation, un monde qui s'écroule à bien des égards avec toutes les incertitudes et les peurs légitimes qu'un tel mouvement fait naître. Dans ce contexte, où en sont les « cathos » aujourd'hui en France ? C'est la question que nous avons posée à deux personnalités du monde de la presse catholique, Jean-Pierre Denis, directeur de La Vie, et l'abbé Guillaume de Tanoüarn, rédacteur en chef de Monde & Vie.

En France, le christianisme va mal. Très mal. Les dénégations répétées à tous les niveaux de l'institution catholique nous empêchent seulement d'y penser trop. Regroupement de paroisses, réduction de moyens, enterrement par les laïcs... depuis au moins une génération, l'essentiel de l'énergie est mis dans l'accompagnement palliatif du déclin, pour ne pas dire de la faillite. On aura beau vanter le nombre de catéchumènes, il ne compense pas, et de très loin, la chute des baptêmes – sans parler de celle des mariages, encore plus rapide. Nous allons tout droit vers un christianisme résiduel, culturellement insignifiant. Pourquoi ? Pour deux raisons qui n'ont pas grand-chose à voir avec les débats politiques qui nous obsèdent, ni même avec nos querelles liturgiques, ecclésiologiques ou théologiques. Pour le dire avec des mots ringards mais explicites, ce n'est pas une question de soutane et de col roulé, de réacs et de progressistes.

La première de ces raisons est externe. Le processus de sécularisation agit comme un rouleau compresseur. Voyez la Pologne d'après le communisme. L'horizon consumériste s'est substitué à l'horizon eschatologique. Aux coups de boutoir du consumérisme s'ajoutent d'autres facteurs : autonomie de l'individu, relativisme des valeurs, culte du progrès scientifique, emprise de la technologie, liquidité de la société, etc. Sans parler de la crise culturelle d'un Occident qui ne s'aime plus en tant qu'héritant d'une histoire. Complexe, donc. Mais le résultat, lui, n'a rien de compliqué : on ne croit plus en Dieu, tout simplement, moins encore en un Dieu créateur et trinitaire. On ne pense plus que Jésus est mort et ressuscité pour nos péchés. On n'éprouve plus le besoin d'être sauvés. La promesse du salut devient inopérante, inutile, inaudible, quand elle est encore ouvertement formulée, ce qui n'est pas si fréquent. Pour la première fois depuis des siècles, l'homme occidental ne se reconnaît plus comme blessé et une Église affaiblie n'ose plus prétendre le guérir.

L'autre raison est interne. Bien qu'elle saute aux yeux, elle n'est presque jamais ouvertement nommée. Au point que quand on s'y risque, comme l'a fait le cardinal Bergoglio lors du conclave de 2013, c'est le choc. L'Église ne tombe pas malade parce qu'elle parle ou ne parle pas latin, parce qu'elle fait ou ne fait pas leur place aux laïcs, parce qu'elle forme ou ne forme pas des prêtres comme ci ou comme ça. La réassurance identitaire que certains préconisent pour lutter contre ce déclin n'est qu'un mirage de plus, après tant d'autres. L'Église tombe malade quand elle devient autocentrée. Dans un sursaut de lucidité et de vitalité, les cardinaux ont élu le pape François pour cette raison, bien plus impérieuse que la réforme de la Curie.

L'énergie missionnaire nous a quittés. Nous avons cessé de vouloir annoncer l'Évangile. L'essentiel de l'activité proprement religieuse, quel que soit le profil idéologique ou sociologique de nos paroisses, est centré sur ce que l'on pourrait appeler la « clientèle qui reste ». Quiconque voudra nier cette évidence devra, au préalable, faire un petit examen : quelles forces consacre-t-il et consacre-t-on autour de lui à la croissance de l'Église ? Quels moyens son diocèse, sa paroisse ou sa communauté affectent-ils à cette fin, en proportion de ceux qui sont dévolus à l'entretien de l'existant ou du subsistant ? Une Église gestionnaire est une Église moribonde. Tant que l'on ne renversera pas la table de réunion paroissiale, pour aller vers les fidèles dispersés et pour annoncer l'Évangile non pas à tous les hommes, ce qui demeure hors de notre portée, mais à tous ceux qui le cherchent, le déclin continuera. Inéluctablement. Et ce sera, d'une certaine façon, justice.

C'est la raison pour laquelle je plaide depuis des années pour un changement complet de paradigme. Prenant conscience de l'urgence de la situation et du caractère mortifère de nos querelles, sans renoncer à nos convictions légitimes, nous devons dépasser nos obsessions identitaires, surtout lorsqu'elles sont politisées, ou polarisées par des causes qui ne sont pas exactement celles de la foi. Je renvoie ici au jésuite américain Matt Malone, qui préconise un Christianisme sans étiquette (Salvator, 2014), autrement dit... chrétien. Ainsi libérés, nous pourrions nous consacrer à l'expression attestatoire ou confessante de la foi, devenant à nouveau capables d'énoncer et d'annoncer ce que nous croyons. Le christianisme doit retrouver sa vocation missionnaire, qui passe aujourd'hui comme toujours par le témoignage personnel explicite et non par la défense d'un héritage en péril. Sans annonce, sans promesse, notre foi est vaine et vaine notre espérance. Ce n'est pas moi qui le dis, mais saint Paul.

*Jean-Pierre Denis**

**Directeur de la Vie, auteur de « Pourquoi le christianisme fait scandale » (Points Seuil), fondateur des États généraux du christianisme dont la prochaine édition se tiendra à Strasbourg les 2 et 3 octobre 2015.*